

2

D'une maison à l'autre

A Tunis, ce n'est pas dans notre ancien domicile que nous allâmes ; pendant mon absence, mon mari avait déménagé et loué près de la rue du Riche : rue Abba.

Dans la nouvelle maison, les pièces donnaient sur un joli patio dallé de marbre. Une vigne grimpante tapissait l'un des murs du patio. Nous partagions cette demeure avec la famille d'un Kabyle surnommé Loulou¹. La cuisine et les cabinets étaient communs, mais il y avait des balcons à l'étage, d'où les locataires — des Français — avaient vue sur nous ; cela ne me gênait pas, mais Loulou, musulman pratiquant, en était offusqué.

Pensant que sa mère reviendrait avec moi, mon mari avait fait une provision de blé. Mais seule, avec deux enfants malades, un autre très jeune et une petite fille au berceau, pouvais-je m'occuper de ce blé ? En outre, mon beau-frère Mohand-Arab, venu pour être embauché aux Chemins de Fer, mangeait avec nous.

Il fallut conduire Jean chez l'oculiste qui déclara le cas très grave : l'enfant devait rester à la clinique deux ou trois jours avant qu'on puisse se prononcer. Le petit n'avait que sept ans. Belkacern était obligé d'aller au bureau. Moi, j'avais à m'occuper des autres enfants. Or toute la nuit il fallait lui laver les yeux pour lui enlever le pus. Un parent se dévoua pour coucher auprès de lui. Ce n'est qu'au bout de trois jours que Jean put revenir à la maison.

J'ai passé des nuits entières sans sommeil, allant de Jean à Henri, d'Henri à Louis, de Louis à Marie-Louise. Quand nous étions au pays,

¹ . Etant donné la modicité de leurs ressources, les Amrouche sont obligés de partager le loyer avec une famille amie.

Henri avait suivi un enterrement et vu mettre le cadavre dans la fosse, et depuis, de frayeur ou d'émotion, il avait la fièvre toutes les nuits. Nous fîmes venir le docteur de la Compagnie des Chemins de Fer qui ordonna certains médicaments, mais il fallut batailler longtemps pour le guérir.

Jean, quelques jours après sa sortie de la clinique, ouvrait les yeux, pouvait enfin manger sans aide, mais devait revenir tous les jours, jusqu'à la rue Zarkoun pour se faire soigner. Un matin, je le vis arriver avec les yeux fermés. On lui avait mis du remède et il disait sentir comme une épine dans l'œil. Je lui relevai la paupière et trouvai dans son œil un morceau de compte-gouttes : l'infirmière avait sans doute un compte-gouttes cassé... Quand ses yeux furent guéris, on fit encore à Jean des piqûres à l'Institut Pasteur. Ce n'est que fin octobre qu'il put fréquenter l'école. Mais il gardait une petite tache dans l'œil, heureusement loin de la pupille. Henri et Jean furent inscrits au Petit Collège où les livres étaient gratuits. Paul, lui, allait au Collège Alaoui.

Je pus alors m'occuper de trier le sac de blé et de le faire moudre. La belle-mère de Loulou était gentille : pendant que je travaillais, elle me gardait la petite, et Djohra, la femme de Loulou, aimait beaucoup Louis qui restait volontiers avec elle, quand je triais le grain ou préparais à manger. Le repas devait être prêt à onze heures pour Mohand-Arab, et à midi pour mon mari et pour les enfants qui se rendaient en classe.

Cette année fut l'une des plus pénibles. Ma santé n'était pas mauvaise, Dieu merci. Au mois de janvier, nous donnâmes congé de la maison que nous habitions, car les cabinets étaient toujours bouchés, des pierres obstruant le conduit. Loulou et Belkacem découvrirent, dans le quartier de Bab-Aléoua, une grande maison mauresque contenant quatre belles pièces et un vestibule. Nous devions occuper deux pièces, Loulou une autre, sa belle-mère la plus petite ; restait le vestibule où le frère de Loulou et mon beau-frère Mohand-Arab devaient coucher.

Cette maison avait un très vaste patio dallé de pierres plates et lisses. Nous faisions à manger sur des *kanouns*, l'hiver dans la maison, et l'été dans la cour. Je pétrissais de gros pains semblables à ceux des

Italiennes et je les envoyais cuire au four du boulanger ; je préparais des plats kabyles, des nouilles, du « *bercouquès* »¹, ou du couscous.

Cette année-là, les enfants étaient allés à Carthage sans moi, pour le jour de l'an. Je ne les accompagnais plus depuis l'enterrement de mon premier Louis, je n'aimais plus Carthage et n'ai jamais remis les pieds dans le couvent des Sœurs, depuis 1909.



Nous avons réussi à nous faire naturaliser. Mon mari versait à la retraite, c'était déjà un progrès ; cependant, il continuait encore sa corvée de lettres de vœux. C'était pour lui un véritable supplice, et je ne pouvais le remplacer, car je ne sais pas écrire à des inconnus, je ne sais pas quoi leur dire... Il gagnait pourtant un peu plus, mais nous étions nombreux. Il fallait envoyer un peu d'argent à la grand-mère restée au pays avec sa fille malade, habiller les enfants et les chausser, et surtout manger : mon mari était souvent obligé d'acheter du linge et des vêtements usagés que je faisais bouillir, que je laissais des jours et des nuits étendus au soleil et à l'air, avant de les utiliser. Le Père Julien, de passage à Tunis, était venu nous rendre visite, avec le Père Malfred qui avait laissé une petite somme pour les enfants. Le Père Vincent avait quitté Carthage, mais de loin il ne nous oubliait pas. Le Père Baldit, le Père Justrob, le Père Dehuisseire nous ont tous aidés plus ou moins. Le Frère Georges et surtout l'Abbé Godard, ont fait leur possible, au moment où nous étions réellement dans le besoin.

Ma belle-sœur Reskia mourut en février 1914, malgré les soins de sa mère désespérée. Sa petite fille l'avait précédée dans la mort : « Je suis contente, avait dit Reskia à sa mère, que mon enfant soit morte avant moi. Qu'aurais-tu fait d'elle ? » Lla Djohra attendait avec impatience notre retour à Ighil-Ali, pour les vacances. Dès la fin des classes, nous partîmes sans nous arrêter en chemin, sauf à Souk-Ahras où nous couchâmes une nuit chez le grand cousin Mouhou².

Mon mari avait entrepris des démarches pour aller au Maroc comme instituteur. Les Pères avaient placé de nombreux chrétiens,

¹ . Gros grains de couscous cuits à la vapeur, et jetés directement dans le bouillon.

² . Diminutif de Mohand-Amoqrane.

mais l'homme propose et Dieu dispose. Au moment où l'on s'y attendait le moins, le 2 août, la guerre éclata, et je dus passer l'année au pays, car Belkacem pouvait être appelé sous les drapeaux d'un instant à l'autre : il n'avait que trente-deux ans.

Mon beau-père avait répudié toutes ses femmes, sauf Zahra qui avait dit aux autres : « Partez toutes, il en restera toujours assez pour moi ! » Mais il ne restait plus rien, Ahmed avait été obligé de liquider le café où il avait englouti les derniers vestiges de la fortune paternelle. Maintenant, c'était lui qui faisait le fellah chez les autres et qui gaulait les olives. Quand sa maison fut à vendre, il me dit : « Vends ta maison et viens acheter la mienne ! » — « Et que ferais-je de ta maison, lui répliquai-je, pour que les enfants de tes sœurs Fatima et Tassâdit s'implantent chez moi ! C'est assez que j'aie perdu autrefois de l'argent à construire un étage que tu n'as pas su conserver ! » De temps à autre, il venait me voir pour me demander cinq francs et je lui répondais toujours que je n'en avais pas.

En novembre, mon mari passa le conseil de révision et fut pris pour le service armé. Il demanda un congé de deux ou trois jours pour nous embrasser avant de partir sous les drapeaux. Il nous quitta le 17 novembre. Le 18, sa demi-sœur Hemmama mourait d'épuisement. Il perdait ainsi deux sœurs la même année.

Quelques jours plus tard, je reçus une lettre de Belkacem : il était maintenu à son poste, aux Chemins de Fer, comme père de cinq enfants. Je fus bien contente et Lla Djohra aussi. J'avais pris mes dispositions pour passer l'hiver, fait une provision de blé, de févettes et de figes (les figes sont nourrissantes pour les enfants). Marie-Louise-Taos marchait toute seule ; elle grimpeait chez le cantonnier Lespinasse qui l'aimait beaucoup. Lespinasse n'occupait plus qu'une pièce à l'étage, ses fils Jean et Charlot étant au front, et Marius étudiant chez les Pères.

J'avais acheté des olives que j'avais étalées sur le carrelage pour les faire presser et avoir une provision d'huile. Au printemps 1915, des maçons vinrent pour construire l'école. L'un d'eux qui avait amené sa femme, me demanda de lui louer la pièce disponible à l'étage. J'acceptai : c'était toujours dix ou quinze francs par mois qui s'ajoutaient aux cinquante que je recevais de mon mari pour nourrir mes quatre enfants, ma belle-mère et moi, acheter du bois... Et souvent je constatais des « fuites ». J'ai surpris plus d'une fois la sœur de ma belle-mère, Aldja, avec des provisions que celle-ci lui avait données, car elle avantageait toujours sa famille.

Les enfants allaient à l'école chez les Pères ; Henri chez le Père Carisson et Jean chez Merzoug¹. Je leur avais fait faire de petits souliers découverts, mais le plus souvent, ils les délaissaient et marchaient pieds nus, comme tous les enfants du village.

Hemma, l'oncle de mon mari, avait été chargé de garder les olives de Tirilt-n-Sidi-Ahmed. Tous les habitants avaient droit à une parcelle de terrain en cet endroit, où ils étalaient les olives qu'ils avaient ramassées, afin qu'elles achèvent de mûrir et de sécher au soleil. Chaque année, à l'époque des olives, un homme était désigné pour la garde. Il construisait un petit gourbi au bord de la route et y passait la nuit, afin que personne ne vienne voler. Il devait être payé en nature, au moment où les olives seraient sèches.

Henri et Jean lui tenaient souvent compagnie, à la veillée. C'était un homme très simple et très gai, toujours content de son sort pourvu qu'il ait sa tasse de café, son tabac à priser, et un peu de galette ou de couscous. Il ne demandait rien de plus. (Son neveu Rabir était plus astucieux et moins honnête.) Il racontait des histoires amusantes aux enfants qui restaient volontiers avec lui, près du feu, dans le petit gourbi enfumé. Souvent aussi le cousin Chérif-ou-Amrouche apportait son souper pour le partager avec Hemma qu'il aimait beaucoup. Depuis que Hemma gardait les olives, les Amrouche n'allaient plus, comme auparavant, passer les soirées dans sa maison. Jadis, en effet, Chérif, Saïd, Seddik, Salah, Madani, palabraient des heures et des heures dans cette maison, au désespoir de Mbarka, la sœur de Hemma, qui prétendait user toute son huile dans ces veillées. En 1914, nombreux étaient déjà les Amrouche qui manquaient à l'appel.

Dans le gourbi, tout ce monde, à tour de rôle, se donnait rendez-vous, car Hemma savait les *Contes des Mille et une Nuits*, et il les racontait à l'époque sans les mélanger. J'avais beau gronder Jean et Henri quand ils rentraient à la nuit noire, gelés, ils y retournaient le lendemain, et cela tout l'hiver. Le matin, je leur faisais cuire un grand plat de semoule avec de l'huile et un peu de poivre rouge qui lui donnait de la couleur, et ils se restauraient de bon appétit, terminant leur déjeuner par de belles figues, dont toutes les semaines j'achetais une mesure. Ils mangeaient à leur faim : à midi c'était de la galette avec de l'huile d'olive fraîche et des figues, ou des nouilles ou un plat kabyle quelconque ; le soir, c'était le

¹. Ancien élève de la Mission qui assurait les répétitions pour les petits.

couscous aux légumes secs ou verts, selon mes moyens, le samedi ils avaient toujours leur morceau de viande.

Je m'étais procuré de la laine noire pour tisser un burnous, mais je n'en eus pas assez et je la recédaï aux Sœurs. J'avais essayé d'acheter de l'huile pour la revendre au moment où elle coûterait le plus cher, mais je crois avoir été volée par le neveu de Lla Djohra, car je n'ai pas retrouvé le compte, le jour où j'ai voulu l'écouler, ce qui fait que je n'ai gagné que ma peine.

Cette année passée en Kabylie me déçut. J'y rencontrai beaucoup de jalousie et de mesquinerie. Je pensais que les chrétiennes étant toutes comme des étrangères, nous serions solidaires et fraternelles, or je n'ai vu que méchanceté, envie, mensonge, injustice et calomnie. Aussi j'écrivis à mon mari de venir me chercher dès que possible.

Belkacem arriva dans le courant de juillet. Je dis au revoir à Taïdhelt que j'avais vue souvent durant cette année, à tous les parents du village d'en haut, et je partis pour Tunis avec ma belle-mère, mes enfants et mon mari. Paul seul demeura pensionnaire à Manegueleth.

Ce fut encore un autre logement qui m'accueillit, Belkacem ayant loué dans une petite maison de la rue du Fossé trois pièces modestes. Je m'installai dans celle de Belkacem, et mes enfants et Lla Djohra se contentèrent de partager les deux autres avec la belle-mère de Loulou et Aldja-t-Kaci, la mère de Lhossine-ou-Bouchachi, qui nous avaient devancés. Nous dûmes mettre un lit dans la cour, où nous dormions à tour de rôle, car nous étions à la saison chaude.

Le chef de mon mari proposa pour moi, à Belkacem, une place au bureau, mais je n'y tenais pas. Mon mari, alors, écrivit aux Pères de nous renvoyer Paul, assez instruit maintenant pour faire un employé, encore que bien jeune : il venait d'avoir quinze ans.

Il arriva une nuit sans que nous l'attendions, et vint frapper à notre porte pendant notre sommeil. Et comme nous demandions qui frappait, il nous répondit : « Est-ce que vous ne connaissez pas Poupoul-ou-Amrouche ? » Il était affamé, car il avait oublié ses provisions à Beni-Mansour, dans sa hâte à prendre le train. Deux jours après, il entra à Fath-Allah¹. Il se levait à cinq heures, revenait déjeuner et repartait à une heure. Son père lui avait acheté un costume pour qu'il fût présentable.

¹. Dans les chemins de fer.

L'été fini, nous déménageâmes de la petite maison, Loulou s'étant séparé de nous. Et c'est avec Lhossine-ou-Bouchachi que nous louâmes, dans le même quartier de Bab-Aléoua, une grande maison arabe : un vestibule, une très belle pièce d'au moins huit mètres de long sur autant de large, plus une autre pour les enfants. Lhossine avait une chambre pour lui, et une toute petite pour sa mère. Dans le grand patio dallé, il y avait un puits d'eau saumâtre, et une citerne dont l'eau n'était pas buvable, mais bonne pour la lessive.

J'attendais un bébé. Malade et faible, je me sentais sans entrain ni appétit. Nous fîmes venir le docteur qui ordonna des analyses d'urines, et il fut reconnu que j'avais de l'albumine. Quelques semaines après, je fis une fausse couche et me remis. Jean fréquentait l'école de Bab-Aléoua, à deux pas de la maison, et Henri qui avait obtenu son certificat d'études à Ighil-Ali, suivait les cours du collège, mais il était très en retard sur ses camarades, au point que le maître avait demandé si réellement il avait son certificat d'études. Paul, lui, tout en allant au bureau, avait décidé de continuer à s'instruire. Un collégien de ses amis, Casanova, lui prêtait ses cours. Le jour, Paul gagnait sa vie, la nuit, il préparait son brevet. J'avais acheté un manuel général relié, très vieux, où il y avait des devoirs expliqués, et je les lui faisais faire. Pour le français, la directrice de l'école de Bab-Aléoua lui corrigait ses rédactions.

J'avais appris par Paul qui s'était rendu dans mon village de Tizi-Hibel, avant son retour de Kabylie, que ma mère avait beaucoup baissé. Elle lui avait dit : « O mon fils, je mourrai sans avoir revu ta mère ! » Bien que nous fussions dans le besoin, parce que très nombreux, je lui avais envoyé dix francs par la voie des Pères de Tagmount. Quelque temps après, le mandat était revenu à Carthage : ma mère était morte.

J'ai pleuré amèrement ma mère, car depuis 1912, je ne l'avais plus revue et ne lui ai été d'aucun secours. j'étais maintenant complètement coupée de mon village natal.

Le quartier que nous habitions était situé près de la voie ferrée et les enfants, Louis et Marie-Louise-Taos, couraient à la rencontre leur père au passage à niveau.

La nouvelle année (1916) était arrivée, et avec elle, la corvée des lettres de vœux. Les enfants et leur père s'étaient rendus à Carthage et

le « Père Confiture » leur avait donné un énorme pot de crème de marrons.

Un vieil ingénieur s'était intéressé à Paul et le laissait sortir le soir de bonne heure pour suivre les cours des Frères de la rue de la Casbah.

La Compagnie avait ouvert un Economat où tout le personnel pouvait s'approvisionner : elle retenait chaque mois le montant des achats. Les enfants y allèrent, ils rapportèrent certaines denrées comme des pâtes, du café, du sucre, de la semoule. La nourriture, chez nous, n'était pas variée, mais chacun mangeait à sa faim.

Le cousin Bouzid, qui était serre-freins, nous apporta un jour un couffin de dattes : un sac s'était ouvert, dans le train, et il avait rempli son couffin. Les enfants se régalerent, mais ma belle-mère n'aimait pas manger sa part d'un coup. Elle avait fait un choix des meilleures dattes qu'elle avait couchées dans une boîte de sucre bleue que nous venions de vider. J'avais une haute chaise d'enfant qui ne servait plus, suspendue dans la resserre à grain où dormait et travaillait Paul. C'est là-dessus que Lla Djohra vint cacher sa boîte.

Jean et Henri allaient chacun de leur côté à l'école, Louis et Marie-Louise-Taos, trop petits encore, restaient jouer à la maison. Ce n'est qu'au mois d'octobre suivant que Louis put fréquenter l'école maternelle, tout près de chez nous, et l'année suivante, Marie-Louise. Nous étions en plein quartier arabe, parmi de pauvres travailleurs du port. Ma belle-mère se fit de certaines de leurs femmes des amies qui lui rendaient service en cas de besoin.



Un jour, nous reçûmes une lettre de mon beau-père Ahmed. Il avait tout liquidé, il voulait venir à Tunis chercher du travail pour nourrir ses derniers enfants. En outre, mon beau-frère Mohand-Arab¹ revenait de la guerre, en permission. Le 1^{er} juillet 1916, mon mari alla les attendre. De ma vie je n'ai vu une journée aussi chaude ; le sirocco soufflait avec violence et le soleil était aveuglant : quand il tapait sur les murs blanchis à la chaux, la réverbération était mortelle. Ce que Belkacem a souffert,

¹. Dit Abbas.

ce jour-là, Dieu seul le sait : ce n'est qu'à minuit que les voyageurs arrivèrent.

Je trouvai la pilule amère à avaler : recevoir ce beau-père qui avait dilapidé une fortune, et qui, maintenant, nous tombait sur les bras, à nous, qu'il avait laissé partir les mains vides ! Mais je dus m'incliner. Mon mari me dit : « C'est mon père, que veux-tu que je fasse ? »

Ahmed attendait qu'on lui trouve du travail, mais il avait plus de cinquante-cinq ans, personne ne voulait de lui. Il fit connaissance, au café, de quelques Marocains qui l'engagèrent pour surveiller les raisins, dans une ferme. Il avait laissé sa femme Zahra et ses enfants sans ressources. Il accepta l'offre des Marocains, passa un mois et demi dehors et revint avec quelques sous. Alors il décida de s'en retourner dans sa famille, après que nous lui eussions acheté des habits, et que son fils lui eût fait délivrer un permis.

A Bab-Aléoua, habitaient aussi beaucoup d'employés du Chemin de Fer. Toutes ces familles avaient des enfants qui fréquentaient la même école que Jean. Celui-ci avait souvent mal aux dents, il était très maigre, mais très, très intelligent, tellement qu'il était toujours le premier de sa classe.

Le soir, lui et tous les enfants de son âge jouaient sur la grande place de l'école : c'étaient des parties de cache-cache, ou de ballon ; ce quartier se révélait meilleur que celui de la rue de l'Eglise, italo-sicilien, — le jardin de la rue des Moniquettes était spécialement mal famé.

Au mois de mai 1916, Paul qui avait quitté les Chemins de Fer, se présenta au brevet en juin, mais échoua. Nous travaillâmes, lui et moi, durant les vacances. J'avais recommencé à lire : Paul m'apportait des livres de la Bibliothèque Populaire à laquelle il s'était abonné. C'est ainsi que j'ai lu tous les romans d'Alexandre Dumas Père. En littérature, j'avais pu aider Paul : il eut en octobre une très bonne note (mais je ne savais rien en sciences). Il fut reçu et même accepté à l'Ecole Normale d'Instituteurs.

Il y entra au mois d'octobre ; il était défrayé de tout : il avait un uniforme, des chaussures, mais il fallut lui fournir du linge, des chemises, des caleçons et des habits pour tous les jours. Bien que très intelligent, Paul était comme moi, quand j'étais jeune : certaines matières du programme lui déplaisaient (le calcul et les sciences, notamment) mais il se classait toujours le premier en littérature française.

J'avais dû carder et filer de la laine pour tricoter des chaussettes aux enfants et un châle d'hiver pour moi-même. Ma belle-mère s'occupait des repas. Au mois de décembre (le 20) naquit mon fils Noël-Saâdi. La maison était pleine de monde. Les Ali-ou-Bali, venus du pays rejoindre leur fils, chef de gare je ne sais où, se trouvaient chez nous : il y avait la mère, le père, les deux belles-filles et deux petits enfants. Il fallut les nourrir et les loger tous pendant deux jours. Ils partirent le matin de la naissance de Noël, non sans avoir pris le café avec du pain.

Marie-Louise-Taos avait eu la rougeole, ainsi que Louis, mais Louis s'en était bien remis, tandis que Taos avait pris froid et souffrait des oreilles. Je devais la bercer à l'aide d'un cordon qui reliait mon lit au berceau. Elle ne cessait de pleurer et de répéter en kabyle : « Mon oreille ! Mon oreille ! »

Noël était un beau bébé, vigoureux dès la naissance, mais au bout de quelques jours, il se mit à pleurer, à pleurer. J'appelai le docteur de la Compagnie, et sur le bulletin j'écrivis « Urgent ». Quand vint cet homme, il regarda l'enfant et me dit : « Croyez-vous qu'en mettant « Urgent », j'allais venir plus vite ? » De ce jour je n'ai plus jamais demandé un docteur de la Compagnie. Quand j'ai dérangé un médecin, c'est que j'ai pu le payer de mon argent. Pour en revenir à la maladie de l'enfant, j'avais remarqué qu'il ne pleurait plus lorsque ses oreilles étaient couvertes. J'en ai conclu que le mal venait de là et j'ai soigné les oreilles du petit à l'huile chaude.

Les enfants étaient encore allés à Carthage, d'où ils avaient rapporté des sous et de la confiture. 1917 est la dernière année où mon mari a écrit des lettres de vœux. La marraine de Marie-Louise-Taos nous avait envoyé une petite somme — quarante ou soixante francs —, nous avions pu acheter un canapé et une commode pour ranger notre linge.

Nous occupions seuls, maintenant, la grande maison de Bab-Aléoua. Henri et Jean avaient mis leur lit dans la longue pièce qu'avait laissée notre voisin rentré en Kabylie, ma belle-mère disposait d'une pièce avec Marie-Louise, celle du fond servait pour le grain et pour les provisions — savon, pétrole —, et Paul y couchait quand il venait en vacances.

Jamais aucun des enfants n'a aimé ses frères autant que Paul les a aimés. C'étaient plus ses enfants que ses frères ; il mettait sa joie à leur payer des gâteries. L'été, s'il lui arrivait d'avoir quelques sous, il achetait

un gros melon qu'il saupoudrait de sucre, ou parfois, quand la somme était plus grande, des grives, ou des étourneaux...

J'ai beaucoup corrigé Paul, plus que tous mes autres enfants, car il savait me mettre hors de moi ; lorsqu'il était petit et que je l'envoyais faire des commissions, au lieu de revenir vite, il jouait l'argent pour un « Gilat »¹, qu'il gagnait ou perdait, sans souci du temps qui passait. Plus tard, il louait un vélo pour une heure, et il payait la location avec l'argent de la maison. Cette année-là, il allait avoir dix-sept ans. Il voulut, pendant les vacances, se rendre à Port-Gueydon, pour voir son parrain Habtiche. J'étais restée seule, à Tunis, avec Henri, Jean, Louis, Marie-Louise-Taos et Noël au berceau. C'était encore la guerre, et on commençait à faire la queue pour le pétrole et l'huile. Nous avions acheté deux ou trois sacs de semoule pour rouler du couscous. Félicité, ma compagne de Taddert-ou-Fella, qui m'avait retrouvée après dix ans, venait tous les jours avec son fils Areski. Elle me promit de m'aider à rouler le couscous, et je mis l'affaire en train, mais un beau jour elle ne revint plus, et je dus achever moi-même le travail. Jean et Henri m'aidaient autant qu'ils pouvaient ; Henri tirait l'eau du puits et Jean faisait la vaisselle et la cuisine (il savait déjà préparer des pâtes en sauce et la « chekchouka »). Je finis de rouler le couscous gros et fin, et je le fis sécher sur une natte recouverte de grands draps bien blancs.

Paul, revenu de chez son parrain, en Grande Kabylie, nous donna de bonnes nouvelles : la belle famille s'était encore augmentée, mais Habtiche regrettait sa maison de Palestro.



En 1918, mon mari fut malade : un kyste dans les côtes. Il dut garder le lit plusieurs jours ; enfin l'abcès perça. Le Syndicat réussit à nous obtenir une petite augmentation : les enfants touchaient une indemnité de six francs par tête. Nous avions reçu un rappel de douze ou treize cents francs. J'en prélevai trois cents pour acheter un peu de linge, des draps surtout. Je taillai six paires de petits draps pour les enfants, et quatre grands pour mon lit.

¹. *Gelata*, en italien, une glace.

Nous nous étions procuré une machine à coudre d'occasion dont certaines pièces étaient très usées. Mais un représentant de Singer vint à passer : il nous reprit la machine au prix que nous l'avions payée, et nous en livra une neuve payable par mensualités.

A cette époque, mon mari eut l'idée d'acheter la maison de la rue de la Rivière¹. Nous ne possédions que les mille francs du rappel convertis en bons de la Défense Nationale. Lla Djohra nous avait donné les bracelets et les fibules de sa fille, Reskia, morte. Je n'avais pas une robe à me mettre sur le dos, sauf une blouse à carreaux noirs et blancs, et malgré cela nous achetâmes la maison qui était entre les mains d'un avocat juif nommé Burgel.

Paul s'était engagé dans les Chasseurs d'Afrique. Il devait rejoindre Oujda. Il ne nous mit au courant qu'une fois son contrat signé. Il nous apprit que la guerre allait mal et que tous ceux de son âge partiraient de force. Lui du moins, nous dit-il, pouvait choisir son arme. Il venait d'avoir dix-huit ans, nous ne pûmes que nous incliner devant sa décision. La veille de son départ, il tint à ce que les petits fassent un bon repas : du couscous de semoule, avec de la viande et de la sauce vermeille comme celle d'Ighil-Ali. Cette nuit-là, ni lui, ni moi, n'avons dormi. Nous avons étendu une natte dans la cour, et nous restâmes côte à côte jusqu'à l'aube. Alors il se leva, fit sa toilette, prit son café, embrassa les petits les uns après les autres, embrassa son père, sa grand-mère ; je fus la dernière. Il emporta une toute petite valise où il avait mis quelques provisions, puis il partit.

Ce fut le premier départ ! C'est de ce jour que j'ai retrouvé tous les poèmes et les chants d'exil de mon pays. Tout en berçant mon dernier-né, je berçais ma douleur et mes larmes coulaient lourdes sur mon visage. Combien j'ai chanté, depuis ! combien j'ai pleuré ! Je me demande comment mes yeux voient encore clair, après toutes les larmes que j'ai versées.

C'est seulement le 1^{er} novembre 1918 que nous prîmes possession de la maison de la rue de la Rivière, car elle était louée, et le locataire refusait de sortir. Le propriétaire de la maison de Bab-Aléoua nous avait en effet donné congé pour le nouvel an : il mariait son fils et désirait revenir habiter sa demeure.

Les enfants, Henri et Jean, étaient allés emprunter une petite carriole à M^{me} Christaud qui avait eu la gentillesse de nous la prêter ; et

¹ . C'est cette rue qui est transposée sous le nom de « Rue des Tambourins » dans le roman de Marguerite Taos.

toute la journée ils avaient fait des voyages, transportant tout ce qu'ils purent. Je crois que seuls les lits et le buffet, ainsi que la commode, furent chargés sur l' « araba que nous avions louée ; à la nuit close, nous prîmes une voiture, et les tout petits, mon mari et moi nous y montâmes pour entrer enfin cette fois dans une maison à nous, où personne ne nous dirait plus que nous étions de trop et devons sortir !